

Ramasseurs des guirlandes  
Du gui de la forêt ;  
Chanteurs, faiseurs de sonnes,  
Et sonneurs de binious,  
Dans les plaines bretonnes,  
Vite, rassemblez-vous !  
Gare à toi, taureau si tu bouges !  
Pastours, sifflez les chiens là bas !  
Car je vais vous parler, mes gars,  
Du capitaine aux mains rouges.

Alors le malheureux Roscoff s'enfuyait comme s'il eût été poursuivi par une malédiction.

Ne pouvait arracher de la pensée des gens du pays qu'il était l'assassin du vicomte de Kéroulas, il agit comme s'il tentait au moins d'expier son crime. Mais on ne lui tint compte ni de ce que l'on prit pour la preuve de ses remords, ni de son dévouement.

Cependant rien ne découragea le rude lutteur qui arrachait chaque jour à la mer une proie nouvelle.

Ce n'était pas sa seule ennemie, il le savait !

Les épaveurs ne lui pardonnaient point ses sauvetages.

Plus d'une fois il trouva un assassin sur sa route ; quand il l'avait désarmé, il se contentait de le garotter, de laver le visage noirci, rendu méconnaissable, et d'exposer en face du ciel cette face de Cain.

Pendant une partie du jour, Roscoff restait debout sur la côte, comme une sentinelle attentive.

Quand l'orage menaçait, il ne se couchait pas, et attendait l'heure de se jeter dans le péril.

Il ne parlait à personne, hors à Marianic, qui se chargeait des soins indispensables du ménage, pétrissait le pain et s'occupait de faire labourer le champ.

Ces deux êtres n'avaient point besoin de se parler pour se comprendre ; de temps en temps un mot dit par la fileuse, une exclamation arrachée au marin, indiquaient la direction suivie par leur esprit. Ils s'entretenaient alors d'Anaïk, de Guilaneck ; parfois même la pauvresse se hasardait jusqu'à prononcer le nom du vicomte de Kéroulas. Le commandant du *Jupiter* portait la main sur la poitrine comme s'il recevait une blessure, mais il ne s'emportait point.

« Deux choses arriveront, maître, disait sentencieusement la pauvresse ; le vicomte de Kéroulas reparaitra, et le domaine redeviendra la propriété de ses vrais héritiers. »

Roscoff secouait la tête.

« Vous ne croyez pas ! murmurait la fileuse, vous ne pouvez pas croire la parole d'une simple d'esprit comme moi... mais le Seigneur Jésus donne sa lumière aux petits, et je vois bien des choses dans mes visions... Il y a des âmes qui prient, et le Seigneur écoute les âmes... Mille de Kéroulas ; Anaïk, Guilaneck avancent l'œuvre sainte... et une autre âme plus jeune, toute innocence et bonté... celle-là doit attendrir l'âme du Renégat, l'âme de l'homme qui vola Kéroulas... »

A force d'entendre répéter ces paroles à la mendicante, Roscoff avait fini par les graver dans sa mémoire, et par y attacher une vague croyance ; si léger que fût cet espoir, il s'efforçait de s'y cramponner ; et cependant aucune nouvelle ne lui était parvenue du *Xénophon* ; pas un matelot ne lui donna un renseignement de nature à faire espérer qu'un passager ou un marin eût échappé à ce sinistre.

Dans l'immense abandon qui déchirait le cœur de Roscoff, un seul homme versa l'huile et le vin sur la blessure saignante, et parvint parfois à en calmer la douleur.

L'abbé Colomban croyait à l'innocence du capitaine.

Il avait écouté le récit de Roscoff avec l'attention d'un juge, et, convaincu que le commandant était victime d'une méprise, il mettait tout en œuvre pour soulager ce frère abandonné, outragé, conspué.

Quand la mer était belle, et que nul accident ne paraissait à craindre, la nuit venue, Roscoff se rendait au presbytère, choisissant les sentiers sombres, se glissant le long des haies et des murs.

La vieille Gotte lui ouvrait la porte et l'accueillait avec un tremblement dont elle n'était pas maîtresse.

En été le prêtre et le marin se rendaient dans le jardinet, s'asseyaient sur un banc, et, de quelque façon qu'il commençât, l'en-

tretien revenait toujours sur les êtres que l'on avait aimés, sur la révolution traversée, sur le néant caché au fond du mot bonheur. Puis le capitaine s'enquêrait des malheureux, et se faisait le distributeur mystérieux de la Providence.

Si le courage de Roscoff faiblissait, l'abbé Colomban le relevait par quelque bonne parole ; il lui citait les prophètes, et trouvait dans leurs plaintes douloureuses des passages qui paraissaient avoir été composés pour rassurer et consoler le triste éprouvé. Roscoff finissait toujours par presser affectueusement la main de l'abbé Colomban et par lui dire :

« Que la volonté suprême s'accomplisse en moi ! »

Ils se quittaient tard.

Si la nuit devait être rude, surtout si quelque bâtiment se trouvait en vue, c'était au tour du prêtre de se rendre chez le sauveteur.

Ils s'accoudaient tous les deux sur l'appui de la fenêtre, regardant la mer courroucée et le ciel noir ; si un signal de détresse se faisait entendre, tous deux descendaient, le vieux prêtre s'appuyant sur le bras robuste du matelot. Quand ils se trouvaient sur la grève, Roscoff renouvelait quelques-uns de ses exploits de sauveteur, soit en montant une barque, soit en portant un câble de salut. Plus d'une fois l'abbé Colomban l'accompagna ; quand il ne le pouvait pas, il s'agenouillait, priant comme Moïse les bras étendus vers le ciel, ou donnant l'absolution suprême à ceux qui allaient mourir... Une fois les naufragés sauvés, le prêtre et le marin soignaient les blessés, leur procuraient un asile, et le lendemain Roscoff se mettait à la tête des travailleurs pour désensabler le navire échoué.

Il se trouvait en face d'une grande difficulté.

Depuis plusieurs siècles une sorte de tribu à demi sauvage s'était approprié un droit au naufrage, et regardait comme lui appartenant les épaves rejetées par la mer.

Les pillards de la côte finirent même par ne plus se contenter des débris de navire que le flot leur amenait, et des cadavres qu'ils dépouillaient : ils placèrent de perfides signaux le long de la côte, afin d'attirer les malheureux dans un piège ; les feux suspendus aux cornes des bœufs du pays étaient pris pour la lumière d'un phare ; les naufragés se hâtaient de nager vers ces faux phares, et tombaient sous les coups des épaveurs, qui dépouillaient les cadavres et sauvaient les restes de la cargaison.

Ces voleurs de grève que nul ne poursuivait, dont chacun redoutait la vengeance, haïssaient de toutes leurs forces ce veilleur infatigable, ce sauveteur des désespérés. Plus d'une fois ils lui tendirent des pièges. Roscoff tomba dans des embuscades où il faillit périr. Mais il trouvait alors un courage surhumain dans la pensée de sa mission. Sa vie était périlleuse de toutes les façons ; soit qu'il s'abandonnât à son généreux héroïsme et disputât les naufragés à la mer, soit qu'il s'aventurât seul sur les grèves par les nuits solitaires et sombres.

Roscoff ne redoutait point la mort, il ne la cherchait pas.

Sa conscience lui rendait un bon témoignage ; le court sommeil qu'il prenait après ses labeurs lui était bon, et ne se troublait pas de mauvais songes. Il revoyait alors les bien-aimés perdus : Anaïk, dont la grande coiffure bretonne s'allongeait en grand voile, lui souriait avec une tendresse sereine ; Guilaneck, mêlé à un groupe de jeunes héros, agitait au-dessus de sa tête un triomphant labarum qui rappelait au capitaine le pavillon de la *Jenny* si bravement enlevé par le mousse. La mère et le fils lui tendaient les bras sans impatience, avec des gestes doux et pleins de lenteur. Ils paraissaient lui prédire une meilleure destinée, et quand Roscoff faisait un de ces rêves, il gardait de la joie pour un jour.

Tandis que, dans sa cabane hospitalière, il prêtait l'oreille au moindre bruit, la pauvre Hurotte reposait, et les naufragés dormaient. Jusqu'au soir ils reposèrent ; quand ils sortirent de leur repos, le capitaine les attendait près d'une table que Marianic avait de nouveau servie.

Ils allaient prendre part à ce repas quand la porte s'ouvrit.

L'abbé Colomban parut sur le seuil.

Roscoff courut à lui ; tous les marins s'empressèrent autour du vénérable prêtre.

« Monsieur le curé, dit le second, nous comptons aller vous demander une messe à la chapelle, car si notre sauvetage tient du miracle, nous avons été en surplus sauvés des couteaux affilés des voleurs de grève.

(A continuer.)